

LE COMMERCE UNIVERSEL DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE LAITIÈRE (1)

Sur les murs de la salle où siège la convention sont suspendus des tableaux qui servent à expliquer certains passages du travail de M. Lynch, et M. Taché donne à l'assemblée l'explication de ces tableaux.

M. LE PRÉSIDENT présente à M. Lynch au nom de la convention des remerciements et fait l'éloge de son travail qui indique une connaissance approfondie du sujet traité par l'auteur.

M. LE PRÉSIDENT annonce à la convention la bonne nouvelle que M. l'abbé Gérin, Curé de St Justin, a consenti à faire un discours, et il invite M. l'abbé à prendre la parole.

M. l'abbé GÉRIN : M. le Président vous a annoncé un discours de ma part. Le mot n'est pas tout à fait juste, ce n'est pas un discours que je viens faire, mais un simple entretien sur :

LE CLERGÉ EN RAPPORT AVEC L'AGRICULTURE

Et d'abord, messieurs, on vient de me prier de monter sur l'estrade où je monte d'un degré, malheureusement mon entretien n'en fera pas autant. Il ne sera rien autre chose qu'une causerie intime avec des amis. Je suis en effet avec des amis bien connus, puisque depuis trois ans je vous rencontre à peu près tous à chaque convention de notre société. Je suis ici non pas comme curé de St-Justin absolument, mais surtout comme propriétaire de la Major, et pourtant ce n'est pas à ce titre que je parle ici ce soir. Ce n'est qu'accidentellement que j'ai à vous entretenir. Je remplace mon ami, M. l'abbé Montminy qui a d'abord été invité à traiter le sujet dont je vais vous entretenir, et qui a dû renoncer à le faire, étant cloué à son lit par la maladie. C'est dire que je le représente malade, et c'est pour cela que vous devez avoir de l'indulgence pour cette causerie qui est celle d'un homme malade.

Lorsque cette société, si prospère maintenant, a été créée, elle ne comptait qu'un seul prêtre parmi ses membres. Ce nombre a augmenté jusqu'à cinq dès la seconde année de son existence, et maintenant nous sommes quinze prêtres membres de la société d'industrie laitière. Dans nos rangs figurent des soutanes noires, aussi un chanoine, et si nous continuons à être sages et à marcher dans la bonne voie, avant peu nous pourrions avoir l'avantage d'y voir figurer la pourpre cardinalice. Pourquoi, nous, prêtres, aimons-nous à nous joindre à vous ? pourquoi sommes-nous ici ? Parceque nous savons que cette société a du bien à faire, que c'est une société patriotique, et comme le prêtre a sa place, partout où il y a du bien à faire, vous nous voyez venant prendre nous aussi part à vos travaux.

Je vais pour ma part vous parler du rôle du clergé en rapport avec l'agriculture. Comme je viens de le dire j'arrive sans préparation, avec confiance, pour causer dans un entretien familier. Prenez-le, si vous voulez, comme un prône de carême. Rien d'étonnant que nous prêtres, nous aimions l'agriculture ; nous sortons presque tous de la classe agricole et nous nous en félicitons. Nos études nous portent vers la classe agricole. Nous étudions la Bible. Nous y voyons à la première page que l'homme a été créé pour être heureux à cultiver dans un jardin. Le travail a été imposé à l'homme avant son péché. Le travail n'est donc pas un châtiment comme on semble le croire souvent, et je ne crains pas de dire que Dieu s'est montré bon pour l'homme en lui laissant, après sa chute, la faculté de travailler la terre. Ce travail est devenu dur, il est vrai, à cause du châtiment que l'homme a encouru, mais il n'est pas pour cela moins noble. La Bible dans ses plus belles pages parle de l'agriculture. Je viens de vous dire qu'elle en parle à sa première page. Passons au déluge, et après. Qu'y voit-on ? l'histoire de Job cul-

tivateur, l'éplogue de Ruth, la vocation d'Abraham, tous cultivateurs, pasteurs de troupeaux ; le saint roi David débute dans l'histoire comme cultivateur, et toutes ces pages séduisantes, brillants tableaux de scènes pastorales et champêtres sont bien faites pour nous faire aimer l'agriculture. Qu'on ouvre le Nouveau Testament, nous voyons la même chose. Le Sauveur est fils d'un charpentier, et fait des charnières dans l'atelier de son père. St Augustin dit que les premiers chrétiens conservaient ces charrues faites par Jésus.

"Qui n'a remarqué, messieurs," dit un grand orateur sacré, "que le Sauveur tire sans cesse ses enseignements, ses images, ses paraboles, des choses de la campagne et des travaux même de l'agriculture ? Il se compare lui-même à la vigne, et nous aux branches. Il n'est pas seulement le semeur céleste, il est la semence, il est la tige, il est la sève féconde. Les apôtres de l'Evangile sont les ouvriers de la vigne du Seigneur ; l'Eglise, c'est un grain de sénévé qui croît et devient un arbre. La tâche échue à chacun dans la vie, c'est une journée de travailleur ; la récompense après la vie, c'est le salaire après le travail du jour : ce monde où les méchants sont mêlés aux bons, c'est un champ où l'ivraie croît avec le bon grain ; le juge suprême qui fait l'éternelle séparation, c'est le laboureur qui vane son blé dans son aire, recueille le froment dans ses greniers, et jette la paille au feu. L'homme inutile dans la vie, c'est le figuier stérile ; il est maudit.

"Je vous ai posés, nous dit le Sauveur, pour que vous alliez et portiez des fruits." Comme c'est l'usage de l'homme des champs, il emprunte des pronostics aux vents, au soleil, et lit dans le ciel les signes du temps : il demande aux oiseaux, aux lys des campagnes de nous parler de la Providence ; il nomme comme image des vertus et des vices, les boves et les brebis, les serpents et les colombes, les loups et les renards, et jusqu'à cette race immonde, mais utile, que vous avez heureusement perfectionnée, sans pouvoir néanmoins ennoblir son nom, pas plus que les penchants grossiers dont elle est le triste et expressif symbole : il parle de la métairie et du fermage, des bonnes et mauvaises terres, des bons et mauvais serviteurs, de l'économe infidèle. Il n'est pas jusqu'à la basse-cour des demeures rustiques et à ses plus humbles habitants qui ne lui fournissent d'aimables symboles : "Comme la poule, dit-il, rassemble ses petits sous ses ailes, combien de fois n'ai-je pas voulu vous ramener près de moi, et vous ne l'avez pas voulu !"

En avançant dans les temps historiques, on voit, au moyen âge, des ordres religieux faire de l'agriculture leur œuvre, et s'enfoncer dans les forêts pour les défricher. Les historiens ennemis de la religion, n'ont pu, eux-mêmes, s'empêcher de rendre le témoignage, dans leurs écrits, que l'Europe a été défrichée par des religieux. Qu'on aille en effet en Angleterre, en France, en Italie, on trouve partout la trace et souvent l'œuvre encore subsistante des travaux agricoles faits par les moines dans des régions réputées stériles et impropres à l'agriculture. Les mêmes religieux ont aussi écrit sur l'agriculture des ouvrages qu'on peut encore aujourd'hui étudier avec avantage. On voit dans l'histoire de l'Eglise qu'un évêque, Mgr de Beaujeu a fait un livre sur l'agriculture. Il est aussi rapporté qu'un évêque a employé tous ses efforts à introduire dans son diocèse la culture de la pomme de terre.

De nos jours, le clergé joue encore le même rôle. On le voit figurer dans les concours agricoles. Des cardinaux, des archevêques, encouragent les assemblées agricoles, engagent leurs ouailles à les fréquenter, et prêchent eux-mêmes d'exemple en y allant. Je parle là de l'Europe. De ce côté-ci de l'Atlantique c'est la même chose ; le clergé suit la même tradition. On voit dans les premiers temps de notre histoire que les Pères Récollets et Jésuites se sont occupés d'agriculture. A l'époque de la cession du pays aux Anglais, le clergé reste ici, au milieu de la classe agricole, pour l'encourager et la

(1) Nous publierons le travail de M. Lynch dans le prochain numéro, l'espace nous manquant dans le présent numéro.